

Javād ḤADĪDĪ

Les portes de l'eau*

Henry de Montherlant était, certes, l'un des écrivains les plus authentiques du XX^e siècle français. Son style, sobre et élégant, le distinguait si visiblement de ses contemporains qu'André Malraux le nommait poète «à écriture royale»¹. C'était un esthète qui s'extasiait à la vue de toute beauté, formelle ou spirituelle. Du vol d'une hirondelle dans un ciel d'azur, au passage d'un éclair au fond de l'horizon blafard, tout le plongeait dans un état d'âme qui pouvait aboutir à une longue et profonde stupéfaction dans la beauté et la poésie, sentiment qu'il qualifiait, lui-même, de «douloureux» et «cruel».

Un écrivain aussi sensible que lui avait naturellement besoin de sources d'inspiration autres que celles de ses prédécesseurs. Ces sources, il les a découvertes chez les maîtres de l'Iran:

«C'est, dit-il, seulement durant la période barbare de l'adolescence et de la vingtième année que la poésie fut pour moi de m'abêtir sur de grossières règles de la prosodie, de compter sur mes doigts des syllabes, ou même de jouir de la cadence des vers. Plus tard, ce que je lui demandai, ce fut de créer une ambiance que je pusse reconstituer dans ma vie privée. Les maîtres de l'Iran... m'apprirent assez tard, - j'avais

* Texte augmenté et annoté d'une communication faite au 2^{ème} «Colloque d'interférence poétique méditerranéenne» tenu à Delphes du 28 au 30 mai 1993. Voir p.115.

1. Voir *Dictionnaire littéraire*, Larousse, 1989, II/1080.

vingt-huit ans—, la sorte de romanesque pour lequel j'étais fait, et dont les rimaileries européennes ne m'avaient donné aucune idée.»²

C'étaient Henri Massé et Maurice Barrès qui l'avaient initié à la littérature persane et qui lui avaient ouvert «les portes de l'eau», c'est-à-dire «l'eau pure de la poésie»³. C'étaient eux aussi qui l'avaient promené dans le «cinquième jardin», titre qu'il donnait au cinquième chapitre du *Jardin des Roses* de Sa'dī, intitulé «L'amour et la jeunesse».

Mais qui étaient ces «maîtres de l'Iran»? C'étaient Sa'dī, Ḥāfiz, Mowlavī, Djāmī, Khayyām, Ferdowsī et d'autres qui lui murmuraient aux oreilles:

Synagogue, église, temple et mosquée
Tout est le logis de mon aimé.⁴

کنشت و کعبه و بتخانه و دیر سرایی خالی از دلبر ندونم

Murmure dont il entendait résonner longuement l'écho, comme cette parole de Sa'dī qui dit:

Tu passeras des années et des années entières
Sans que tu ailles visiter le tombeau de ton père.⁵

سالها بر تو بگذرد که گذار نکنی سوی تربت پدرت

Ou bien ce mot consolant de Ferdowsī qui nous empêche même de fouler aux pieds une fourmi, car «elle vit et la vie est bien douce pour tout être vivant».

Les maîtres de l'Iran lui apprenaient par quelles équivoques il pouvait continuer «la féerie» dans la contemplation, et comment il pouvait accéder à un monde de rêve et d'imaginaire; non pas un

2. *L'Eventail de Fer*, Paris, 1944, p. 11.

3. Montherlant cite souvent Massé et Barrès dans ses œuvres. Voir, à titre d'exemple, *L'Eventail de fer*, 55, où il raconte que Massé lui traduisait, de vive voix, certains poèmes de Ferdowsī; *Ibid.*, 14, où il se souvient de ses amitiés avec Barrès et ce que Barrès lui disait à propos de son *Jardin sur l'Oronte*.

4. Montherlant prend la plupart des poètes persans pour des panthéistes qui croyaient au syncrétisme religieux; voir *L'Eventail de Fer*, 12.— Le vers cité ci-dessus est de Bābā Tāher 'Oryān, poète mystique du 11^{ème} siècle dont les quatrains furent traduits en français par Clément Huart en 1885 et 1908.

5. *Jardin des Roses*, chapitre VI, historiette 3; comp. *L'Eventail de Fer*, 12.

monde de pur rêve, mais un rêve qui avait ses racines dans la réalité même de la vie:

«Durant de longues années, dit-il, au Maroc, en Tunisie, en Tripolitaine, –voire en Europe et en Algérie–, j'ai pu penser, ma candeur aidant, que je revivais, dans une certaine mesure, la vie des poètes iraniens. Certaines heures passées à Tétouan, à Fez, à Tunis, pour ne parler que des grandes villes, sont les fruits d'or de ma vie.»⁶

Car les poètes persans mêlaient avec «tant d'art, si ce n'est avec astuce», le divin et l'humain, qu'ils le suspendaient entre le ciel et la terre: «c'est le génie même de la confusion». A lire les poèmes de Sa'dī, de Ḥāfīz et de Khayyām, on ne peut jamais savoir qui est cet aimé dont ils décrivent si admirablement la beauté. Est-ce Dieu même? Est-ce une jeune fille charmante? Ou bien un bel éphèbe? Ce génie est si propre aux Persans que dans leurs dialogues, ils ne répondent presque jamais par oui ou non, mais toujours par oui et non à la fois! On dirait qu'ils ne veulent jamais vous dire ce qui se passe dans leur tête, ou décider de quoi que ce soit.⁷

Mais ces «maîtres de l'Iran» n'avaient pas seulement promené notre poète dans le monde de la féerie et de l'imaginaire. Ils lui avaient appris certaines règles de conduite, une morale et des «vérités essentielles» aussi.⁸

Quelles sont ces «vérités essentielles»? Avant tout l'amour de l'intelligence. Presque tous, ils ouvrent leur recueil de poèmes par l'éloge de la raison. Voici ce qu'en dit Ferdowsī:

Au nom de Dieu, créateur de l'âme et de la raison.
Notre pensée ne dépasse pas cette notion.

Quelles sont les caractéristiques d'un homme intelligent? «Le sage est celui qui se rend compte de la réalité des choses, autant que cela est possible». C'est une définition que Djāmī en a donnée.⁹ Excellente définition qui dit la même chose que Sa'dī dans son *Jardin des Roses*:

6. *L'Eventail de Fer*, 13.

7. *Ibid.*, note 1.

8. *Ibid.*, 22.

9. Voir Djāmī, *Bahārestān*, texte persan, Téhéran, 1348 hs, p. 16.

«Le sage se sauve dès que la discorde survient, mais reste ferme lorsque tout va bien. Car dans le premier cas, la sagesse se trouve à la frontière, et dans le deuxième, la douceur est au milieu.»¹⁰

C'est lui aussi qui dit: «Quand tu entres dans une maison, regarde d'abord par où est la sortie».¹¹

L'homme sage ne s'attache à rien dans le monde, toujours comme Sa'dī qui raconte:

«On a demandé à un sage: Parmi tant d'arbres élevés et fertiles en fruits que Dieu a créés, on n'en appelle libre que le cyprès. Quelle en est la raison? Il répondit: Les autres donnent des fruits dans certaines saisons et s'endorment dans certaines autres. Le cyprès n'est ni l'un ni l'autre. Il est donc toujours à son aise. Ainsi va des hommes libres.»¹²

Celui qui renonce à tout et qui vit en retraite ne s'attache pas aux beautés passagères non plus; elles sont «comme le rossignol qui chante à chaque instant sur une rose différente».¹³

Le sage pense, toujours comme Sa'dī, que «la destitution vaut mieux que l'emploi»,¹⁴ car:

Celui qui commence à quémander,
Restera besogneux toute sa vie.
Laisse la concupiscence et la convoitise.
Tu vivras alors comme un roi et ton front touchera la voûte des cieux.¹⁵

Or, de telles maximes et sentences abondent dans les poèmes des «maîtres de l'Iran». Chacune d'elles est un trésor qui cache de précieux bijoux. Il va de même pour les histoires qu'ils ont racontées dans leurs œuvres. Un esclave donne son repas à un chien affamé. Son maître, ému de ce geste, l'affranchit en lui donnant tout ce qu'il possède.¹⁶ C'est le comble de la charité. Un voleur entre, la nuit, chez un derviche. Il n'y trouve rien à emporter. Le derviche lui jette sur le chemin, sans qu'il s'en aperçoive, le tapis sur lequel il s'endormait, afin qu'il ne sorte pas

10. *Jardin des Roses*, éd. Gh.-H. Youssofi, Téhéran, 1368 hs. p. 189; comp. «Les portes de l'eau», dans *L'Eventail de Fer*, 23.

11. *Jardin des Roses*, préface; comp. *L'Eventail...*, 24.

12. *Jardin des Roses*, éd. Youssofi, 190; comp. *L'Eventail...*, 24.

13. *Ibid.*, VI/2; comp. «Les portes de l'eau», 24.

14. *Ibid.*, I/19; comp. *L'Eventail de Fer*, 23.

15. *Ibid.*, III/28; comp. «Les portes de l'eau», 23.

16. «Les portes de l'eau», 27; comp. *Bahārestān*, 37-38.

bredouille et chagrin de chez lui.¹⁷ Ailleurs, le chef des voleurs, touché par un mot que sa victime a prononcé, donne l'ordre à ses complices de lui rendre tout ce qu'ils lui avaient enlevé et de lui donner quelque chose en plus.¹⁸ Un homme traqué par ses ennemis se réfugie chez un autre qui l'accueille et le protège. Au moment où il veut partir, il dit son nom: c'est lui qui a tué le père de son protecteur. Celui-ci le laisse pourtant partir sans lui faire du mal et lui donne en plus mille écus d'or.¹⁹

Voilà la charité, la magnanimité et le sublime. Montherlant s'en émerveille et ajoute qu'ayant à sa disposition les œuvres de ses «maîtres de l'Iran», il peut se passer de toute autre.²⁰ Il a si souvent recours à ces maximes et sentences qu'un critique le voit «affligé d'une véritable diarrhée de citations». Il l'admet facilement:

«Il est vrai, j'aime m'effacer derrière ceux qui ont dit aussi bien ou mieux que je ne l'eusse dit, ce que j'ai à dire. Et puis, pourquoi le cacherai-je? J'aime aussi me sentir soutenu par eux. Me reprochera-t-on l'abondance de mes citations persanes? A défaut d'un profit à tirer de mon article, le lecteur aura le profit de ces citations.»²¹

Pour un autre critique qui avait qualifié la poésie persane «de l'Horace avec confiture à la rose», il cite les poètes mystiques et les moralistes de la Perse, comme Mowlavī, 'Aṭṭār, Sanā'ī et tant d'autres qui peuvent rivaliser, à son dire, «avec les plus grands extravagants d'Europe dans la spécialité».²²

A propos de lui-même, il ajoute:

«Il reste que je ne saurais imaginer un moment poétique de ma vie qui ne soit un peu tributaire du génie persan».²³

Bien sûr, il dira, plus tard, à l'âge de cinquante ans, qu'il est moins sensible qu'autrefois à la poésie persane.²⁴ Mais pouvons

17. *Jardin des Roses*, II/4; comp. «Les portes de l'eau», 27.

18. «Les portes de l'eau», 27; comp. *Jardin des Roses*, IV/10.

19. Voir *Bahārestān*, 41; comp. «Les portes de l'eau», 27.

20. *L'Eventail de Fer*, 12.

21. *Ibid.*, note 1.

22. *Ibid.*, 25; Montherlant y répondra à nouveau dans «L'assomption du roi des rois» auquel nous reviendrons plus loin.

23. *Ibid.*, 14.

24. *Ibid.*, 22, note 1.

nous jamais nous défaire de ce que nous avons appris dans les plus belles années de notre vie?

Montherlant avait 28 ans lorsqu'il a fait la connaissance des poètes persans. Cela doit avoir été en 1924. Car il était né en 1896. Nous avons vu plus haut que ce fut Henri Massé surtout qui l'initia à la littérature persane. Nous pouvons donc supposer que ce fut par Sa'dī et son *Jardin des Roses* qu'il fit son entrée au monde de la «féerie» et que «les portes de l'eau» lui ont été ouvertes. Henri Massé était âgé de 34 ans à cette époque. Il enseignait la langue et la littérature persanes aux élèves de l'Ecole des Langues Orientales. Quelques années plus tôt, en 1919, il avait soutenu sa thèse de doctorat, intitulée *Essai sur le poète Saadi*, ouvrage d'érudition où il donne une vue profonde de la vie et de l'œuvre du poète persan. Il semble donc naturel qu'il ait surtout parlé de Sa'dī à son ami écrivain et poète qu'était Henry de Montherlant.

Une année après son entrée au monde de la «féerie», Montherlant part pour un long voyage dont il ne revient que 7 ans plus tard, en 1932. Il explique ainsi le but de ce voyage: «se désolidariser» et s'attacher à «la mise en pratique de la féerie».²⁵ Qu'entendait-il au juste par ces deux mots? Le recueillement, la retraite et une révision de tout ce qu'il avait appris pendant son adolescence et sa première jeunesse:

«Une à une, dit-il, j'ai vu disparaître mes raisons d'agiter... Seule subsistait, avec un amour obstiné pour le plaisir, qui rarement me l'a rendu, l'intention de construire une œuvre littéraire.»²⁶

D'autre part, nous avons vu que c'était à cette époque qu'il essayait de revivre la vie des poètes persans et que les heures passées avec eux étaient «les fruits d'or de sa vie». Ne pourrait-on pas établir un parallèle entre ce voyage de sept ans et le long voyage de Sa'dī, de Chiraz à Bagdad et à d'autres villes du monde arabe comme Damas, Jérusalem, Alep et Tripoli? N'est-il pas probable que le poète ait voulu suivre le conseil de Sa'dī qui dit:

Du moment que tu t'attaches à ton logis et à ton emploi,
Ô brute! tu ne seras jamais quelqu'un.

25. Voir *Aux Fontaines du désir*, Paris, 1927, préface.

26. *Ibid.*, 111.

Va voir le monde et ses merveilles
 Avant que tu ne sois obligé de le quitter.²⁷

تا به دکان و خانه در گروی هرگز ای خام آدمی نشوی
 برو اندر جهان تفرّج کن پیش از آن روز کز جهان بروی

Cela est très probable, d'autant plus que Sa'dī a exercé la plus grande influence sur notre poète. Ce fut à cette époque qu'il découvrit le monde du «rêve» et de l'imaginaire. Ce fut également à cette époque qu'il se créa une morale pratique basée sur ce qu'il avait lu dans le *Jardin des Roses* où le bon et le mauvais, le beau et le laid, le plaisir et l'amertume vont de pair, exactement comme dans la vie réelle. Pour accéder à ce monde de réalité, il faut être doué des dons suivants: sagesse, indépendance de l'esprit et de la conduite, souplesse, imperméabilité, et de surcroît vouer un culte à la beauté, ainsi que Sa'dī en a parlé dans son «cinquième jardin», c'est-à-dire aimer la beauté en soi. Montherlant, lui-même, était tellement pénétré de ce dernier don qu'un jour, se penchant pour regarder de plus près une miniature persane exposée dans une vitrine qui l'isolait, en voyant son propre visage d'homme de quarante ans reflété dans la vitre parmi les «péris et les échansons paradisiaques», il s'écrie:

«Comment pouvons-nous continuer à offenser de notre face le soleil?»²⁸

Il raconte cette histoire dans le troisième chapitre de l'*Eventail de Fer*. C'est là aussi qu'il explique ses sentiments à l'égard des beaux visages:

«Il y a des visages, il faudrait, après les avoir vus une fois, fermer les yeux et mourir».

Ou bien encore: Il y a des visages

«qui, à la lettre, nous courbent le front vers la terre: adoration».²⁹

Ce genre de paroles nous rappellent forcément ce que raconte Sa'dī, dans le cinquième chapitre du *Jardin des Roses*, à propos de celui qui était tombé amoureux d'une beauté exceptionnelle après

27. *Jardin des Roses*, III/ 28.

28. *L'Eventail de Fer*, 37.

29. *Ibid.*, 36.

laquelle il soupire longtemps. Mais une fois en présence d'elle, ébahi et stupéfait, il rend un long soupir et meurt en murmurant ces mots:

Ce sera bien étrange que tu sois là et que je continue à vivre.
Plus étrange encore que tu parles et que j'ai quelque chose à dire.³⁰

عجب است با وجودت که وجود من بماند تو به گفتن اندر آیی و مرا سخن بماند

Ou bien:

Je suis tellement rempli de toi
Que je ne me souviens plus de moi.
Mes yeux, même visés de mille dards,
Ne se peuvent fermer devant ton regard.³¹

نه آن چنان به تو مشغولم ای بهشتی روی که یاد خویشتم در ضمیر می آید
ز دیدنت نتوانم که دیده بردوزم وگر مقابله بینم که تیر می آید

De telles paroles abondent dans le cinquième chapitre du *Jardin des Roses*, et Montherlant a pu certainement en profiter en écrivant le «cinquième jardin» de *l'Eventail de Fer*.

Cet ouvrage nous mène ainsi aux sources dans lesquelles il a puisé certains éléments de ses poèmes, mais il ne nous en donne pas d'exemples. Nous pouvons recueillir ces exemples dans d'autres ouvrages qu'il a composés, tel *Encore un instant de bonheur*, en vers et en prose, dont la première partie porte le titre de «poèmes d'inspiration africaine». Il entendait, peut-être, par ce mot, les poèmes qu'il avait composés pendant son voyage en Afrique, car l'influence des poètes persans, surtout celle de Sa'di, y est transparente. Bien sûr, cela ne diminue en rien son authenticité qui est grande. Qu'est-ce donc, après tout, que l'authenticité d'un auteur? C'est d'insuffler son âme, son cœur, sa raison aussi, dans ce qu'il a vu ou appris ailleurs, et de le faire sien; un peu à la manière de ce que fait notre corps qui prend les éléments nécessaires à sa vie et qui en fait le sang qui coule dans nos veines. C'est le même procédé qu'a suivi Montherlant en composant ses poèmes, belles statues marmoréennes dont des veines de couleurs différentes doublent le charme. En voici un

30. *Jardin des Roses*, V/4.

31. *Ibid.*, V/5.

exemple:

«Vous avez oublié chez moi le bouquet de la tentation... ce bouquet menu de fleurs d'orangers et de roses follement petites.
J'eus mal pour ces fleurs qu'une liane serrait si fort, je la dénouai. Peu après, quand je les respirai, elles avaient perdu leur odeur.
Infâmes hommes! vous aussi, vous ne donnez votre parfum qu'en souffrant...»³²

Un autre:

«Un brûle-parfums est posé à terre, où brûle du bois du santal et on voit le sorbet du feu. Sur le tapis, des jattes de lait froid, des verres de thé brûlant. Un canari fait goûter son cri, et les oiseaux de l'espace viennent le contempler battant des ailes contre sa cage: ils se demandent comment peut-on être canari... Dans une salle reculée, tout obscure, deux bougies allumées indiquent à elles seules la profondeur de la maison. C'est une réunion d'excellentes compagnies...»³³

Encore:

«Le poète est passé près d'une branche de jasmin et il a omis de la baiser. Cette nuit l'odeur du jasmin est entrée par sa fenêtre.
Elle a réveillé le poète: il a compris et il a pleuré.
La branche, émue, dit à son odeur de féconder l'âme du poète.»³⁴

Mais qui est l'aimé du poète dont il chante la beauté? Il est «le roi des oiseaux de l'amour»; il est «vêtu en couleur de safran et de rose» et boit «du vin de soleil»: ³⁵

Le visage de celui que j'aime n'a été vu que dans un jardin.
Il est né par un jour de rose. Il a été créé d'un parfum.
Le rose du rose et le blanc du blanc sont logés dans sa bouche.
Sa peau méprise l'étoffe de soie, et ses doigts saignent s'ils la touchent.
Ses jambes sont comme des ruisseaux. Ses ongles ont une fraîcheur de feuille...
Sa langue a la couleur du vin. Sa peau a la douceur des routes du paradis...³⁶
Sa poitrine est pareille à un sourire.³⁷
Les oiseaux de l'extase ont leur nid dans (ses) yeux.

32. *Encore un instant de bonheur*, Paris, 1934, p. 47.

33. *Ibid.*, 48.

34. *Ibid.*, 53.

35. *Ibid.*, 57.

36. *Ibid.*, 67-68.

37. *Ibid.*, 90.

La mélodie du monde inonde (ses) cheveux.³⁸

Dans des métaphores telles que «le roi des oiseaux de l'amour» ou «les oiseaux de l'espace» qui battent des ailes contre la cage du rossignol, il y a réminiscence des lectures de Montherlant dans *Le langage des oiseaux* de 'Aṭṭār³⁹, où tous les oiseaux du ciel, à la recherche de leur roi «Simorgh», se rassemblent autour du rossignol pour lui conseiller de laisser la rose et de les suivre sur le mont «Qāf» où réside leur roi:

Laisse la rose qui, chaque printemps,
Rit de toi mais pas en toi, rougis-en.

درگذر از گل که گل هر نوبهار
بر تو می‌خندد نه در تو، شرم‌دار

Nous savons d'ailleurs que des thèmes comme l'amour du rossignol et de la rose, ou celui du papillon et de la chandelle, n'ont pas le même attrait dans le langage poétique français que dans la poésie persane. Il en va de même des «routes du paradis», du «vin de soleil», des «oiseaux de l'extase», des «cheveux inondés» dans la mélodie du monde, etc. Ce genre d'expressions peuvent être considérées comme l'apport de la littérature persane dans la poésie de Montherlant.

Mais cet apport ne se limite pas à quelques thèmes et expressions poétiques. Il se fait sentir même dans les idées et les conceptions de notre poète. Ici, les affinités entre Montherlant et Ḥāfiẓ sont plus sensibles. Elles se manifestent surtout dans leurs idées sur l'amour, la vie et la mort. Pour Montherlant, «l'idéal de l'amour est d'aimer sans qu'on vous le rende. Dans l'amour qu'on nous porte, il y a... orgueil, humilité et dignité».⁴⁰ C'est ainsi qu'il le définit dans *Les jeunes filles*. D'autre part, l'amour nous attache, et Montherlant est de l'avis de Ḥāfiẓ qui dit:

Je suis l'esclave de celui qui, sous le ciel d'azur,
Se libère de tout ce qui l'attache dans la nature.

غلام همت آنم که زیر چرخ کبود
ز هر چه رنگ تعلق پذیرد آزاد است

38. *Ibid.*, 17.

39. L'ouvrage était déjà traduit par Garcin de Tassy, en 1863.

40. *Les jeunes filles*, Paris, 1936, p. 56.

Comment peut-on alors concilier ces deux opposés: l'amour et le détachement? En aimant, sans espoir de retour, en aimant l'aimé comme on aimerait toute autre beauté:

«Maintes fois, j'éprouve le besoin violent de baiser une fleur, du sable, de l'eau, et j'ai posé, perdu mon visage contre le froid des statues de marbre, comme enfoui dans la rose la plus profonde.»⁴¹

C'est donc un amour universel, un peu à la manière des mystiques et de Ḥāfiz:

Au premier jour des jours, tu te manifestas aux créatures.
Il en naquit l'amour qui embrasa toute la nature.

در ازل پرتو حسنت ز تجلی دم زد عشق پیدا شد و آتش به همه عالم زد

Seules les expressions sont différentes. Bien que Montherlant aussi, comme un vrai mystique, ne s'attachât à rien dans sa vie. Et pour se sentir encore plus libre, il vendit un jour tout ce qu'il avait rassemblé, pendant des années, d'œuvres d'art, comme statues, tableaux et autres, afin de pouvoir vivre tout à fait selon son désir. Car la vie était pour lui «une munificence du néant»⁴² dont il faut jouir.

Peut-on alors imposer des devoirs aux individus? C'est ici que Montherlant tombe dans une de ces contradictions qui parsèment son œuvre: «L'âme dit: service; l'intelligence dit: inutile».⁴³ Tout effort est donc inutile; la dignité, le pouvoir, la gloire, tout est inutile:

Le monde et ses vanités, autant de puérités.
Mille fois j'ai constaté cette fâcheuse vérité.

جهان و کار جهان جمله هیچ بر هیچ است هزار بار من این نکته کرده ام تحقیق

C'est Ḥāfiz qui le dit. Que faut-il donc faire? Il faut aimer la vie aussi intensément que possible: «Impie qui oublierait de jouir d'elle', dit Montherlant. Il faut aimer la vie mais non à la manière de Khayyām qui protestait trop et par là même gâchait son bonheur. L'amour de Montherlant pour la vie ressemble

41. *Aux Fontaines du désir*, «Appareillage et leur sinistre patience».

42. *Mors et Vita*, Paris, 1947, p. 44.

43. Voir *Service inutile*, 1936, pp.11-13.

plutôt à celui de Ḥāfiẓ:

«Quand le néant viendra réclamer son prêt, ce qui est de bonne guerre, il me semble que, songeant aux joies qu'il m'a permises, je me sentirai plus reconnaissant de les avoir reçues, que révolté de me les voir ravies.»⁴⁴

La mort est excusée «pour qui dit en mourant: j'ai assez vécu... Il ne doit donc pas se plaindre de son destin». Bien sûr, celui qui vit mieux, meurt mieux aussi. C'est pourquoi Montherlant déploie tous ses efforts pour jouir de tout instant de bonheur qui pourrait lui être offert. Il en connaît les moyens. Sa'dī et Ḥāfiẓ les lui ont montrés: sur le gazon, au bord d'un ruisseau, une beauté à son côté, un recueil de poèmes à la main:

Aujourd'hui qu'une brise embaumée souffle du côté du jardin,
A moi ma bien-aimée, et une jarre rafraîchissante de vin!
Aujourd'hui que la rose est éclosée et scintille comme une coupe de vin,
Dont le rossignol décrit le charme avec mille langages,
Demande un recueil de poèmes et prends le chemin des bocages.
Ce n'est pas le moment de discours scolaires ni de bavardage.

کنون که می دمد از بوستان نسیم بهشت
من و شراب فرح بخش و یار حورس رشت
کنون که بر کف گل جامِ باده صاف است
به صد هزار زبان بلبش در اوصاف است
بخواه دفتر اشعار و راه صحرا گیر
چه وقت مدرسه و بحث کشف کشف است

Montherlant résume ces vers de Ḥāfiẓ:

«En somme, qu'est-ce que je veux? La possession des êtres qui me plaisent, dans la paix et dans la poésie. Pour tout le reste me désolidariser.»⁴⁵

Ainsi la mort est pour lui, aussi bien que pour Ḥāfiẓ, «une occasion de vivre». Il lui arrive même de se priver du plaisir, afin d'en jouir davantage en y revenant, car la satiété mène au dégoût, ce qui est une sorte de mort prématurée, comme on se tuerait avant qu'il soit le temps.

Pour ce faire, Montherlant n'accorde aucune importance aux opinions des autres. Qu'on le nomme, injurieusement, «esthète», «dilettante», «amateur», ou «joueur», cela lui est égal. Il est «tout cela, par la grâce de Dieu!»⁴⁶, toujours comme Ḥāfiẓ qui

44. *Mors et Vita*, 44.

45. *Aux Fontaines du désir*, p.39.

46. *L'Eventail de Fer*, 36-37.

déclare:

Esthète, amoureux et dilettante, je le dis à haute voix,
Pour que tu saches de combien de dons la nature me pourvoit.

عاشق و رند و نظر بازم و می گویم فاش تا بدانی که به چندین هنر آراسته‌ام

Encore:

Que me parles-tu du déshonneur? J'ai honte de l'honneur.
Que me parles-tu de l'honneur? Je m'honore du déshonneur.

از ننگ چه گویی که مرا نام ز ننگ است وز نام چه پرسى که مرا ننگ ز نام است

Tout cela rapproche Montherlant de Ḥāfiẓ et de sa conception de la mort, de la vie et de l'amour, conception beaucoup plus optimiste que celle de Khayyām. Pourtant, Montherlant n'a pas pu rester insensible à l'attrait des quatrains qui nous touchent profondément et qui nous submergent d'une angoisse stupéfiante.

Un jour, se hasardant dans le champ de bataille de Verdun, il voit un crâne d'homme dénudé et fangeux dans la fente duquel une herbe avait poussé. Il s'arrête un instant et se met à méditer sur la brièveté et la précarité de la vie, tout comme Khayyām qui fait ainsi converser un corbeau avec le crâne de Key-Kāvūs, roi mythique de la Perse:

J'ai vu un oiseau perché sur le donjon de Tūs.
Ayant mis devant lui le crâne de Key-Kāvūs.
Il disait au crâne: hélas, mille fois hélas!
Où sont les tambours dont la plainte n'était jamais lasse?

مرغی دیدم نشسته بر بارهٔ توس در پیش نهاده کلهٔ کیکاووس
با کلهٔ همی گفت که افسوس! افسوس! کو بانگ جرسها و چه شد نالهٔ کوس؟

Mais Montherlant aime trop la vie pour s'adonner à de telles méditations. A entendre le bruit d'un oiseau qui trempait ses ailes dans une source voisine, il se lève, et, se souvenant «des jardins d'Ispahan», il dit:

«Quoi! une heure morne! une heure perdue! A l'approche de la fin, quel remords de ne l'avoir pas donnée au bonheur!»⁴⁷

47. *Mors et Vita*, 47.

La vie et la mort, telles que les entendait Montherlant, avaient laissé leur empreinte sur sa conception de la guerre aussi. Mais là, il a surtout subi l'influence de Ferdowsī dont il connaissait bien le *Šāhnāmeḥ* qu'il nommait l'*Iliade* de la Perse. D'un caractère héroïque, il avait, lui-même, participé à la première guerre mondiale où il avait été gravement blessé. La passion de sa jeunesse, qui lui avait inspiré *Les Bestiaires*, était la tauromachie. Au début de la deuxième guerre mondiale, il se mobilise lui-même et part pour la ligne Maginot. Mais les événements de 1940 et l'occupation de Paris par les Nazis le laissent perplexe. Il se retire alors et se met à son œuvre d'écrivain. C'est ainsi qu'on lui a reproché de ne pas avoir joint activement la Résistance, comme André Malraux et tant d'autres. Mais en fait, pour lui, cette attitude se situe dans la logique de l'héroïsme. De son point de vue, le héros est celui qui emploie tout son effort dans le champ de bataille pour vaincre son adversaire. S'il y parvient, il remporte la gloire. S'il est vaincu, il peut toujours se sentir fier, car il a mis sa vie en jeu. Il admet donc son destin, sans fiel ni amertume.

Ainsi se comportaient, selon lui, les grands héros de l'histoire. Ferdowsī nous en a raconté la vie et décrit les exploits. Ses héros unissent la sagesse à la bravoure. Il est faux de dire que le héros est malheureux et qu'il souffre toujours. Le héros est un homme intelligent, et un homme intelligent est heureux. «Le bonheur montre l'intelligence, et l'intelligence montre le bonheur». Non pas que le héros fuie les traverses. Il les cherche. Mais dans le tragique aussi il est heureux. C'est à ce moment-là qu'il se met à l'épreuve. Et cette épreuve lui est souvent avantageuse. Même si elle ne l'est pas, cela n'a point d'importance. Un héros ne pleure pas où les autres pleurent, ne tremble pas où les autres tremblent, ne se plaint pas où les autres se plaignent, n'est pas dupe où les autres sont dupes...⁴⁸

Tel Esfandiyār, le héros persan, dont les exploits sont racontés dans le *Šāhnāmeḥ* de Ferdowsī. Un vieux dessin le montre assis sur un tertre dans un jardin fleuri. Il tient un oiseau de chasse sur l'index de sa main gauche. Il a posé son sabre sur le gazon, à ses

48. *L'Eventail de Fer*, 27.

pieds. Une jeune et charmante fille, aux sourcils noirs et unis, est agenouillée devant lui. Un page tient son cheval tout prêt pour le départ.⁴⁹ Image-type du héros. C'est pourquoi, après avoir été vaincu dans un combat terrible contre Rostam, un autre héros, non seulement il n'éprouve point de rancune à son égard, mais il lui remet l'éducation de son fils, Bahman, aussi.⁵⁰

Ainsi dit à Rostam Esfandiyār:
 Je n'ai vu aucun mal de ta part.
 C'était mon destin, point le hasard.
 Au moment de mon dernier soupir,
 Ecoute ce que je vais te dire
 Mon fils Bahman qui fut mon soutien
 Adopte-le comme étant le tien.

Un vrai héros le reste toujours, même dans la mort, même dans les larmes. C'est en ce moment qu'il rentre dans l'humain. Il montre qu'il n'est pas seulement héros, mais aussi un homme dont la plénitude est complète.

Un autre héros vrai, c'est Khosrow, fils de Siyāvaš et de Farangīs, et petit-fils de Key-Kāvūs, dont la vie est également racontée dans le *Šāhnāmeḥ*, grande épopée où l'on voit, au dire de Gobineau, «des armées innombrables qui tourbillonnent et s'effacent comme un rêve».⁵¹ Khosrow règne, pendant de longues années, avec justice et équité. Il anéantit Afrāsiyāb et d'autres malfaiteurs, ennemis des Iraniens. Il établit l'ordre et la paix dans toute l'Asie. Mais il est inquiet. Il craint que l'orgueil, la convoitise et l'ambition ne le détournent du chemin de l'équité. Il se retire donc et passe sept jours et sept nuits en intimité avec Dieu qu'il invoque en lui demandant son propre salut et celui de son peuple:

Détourne de moi, ô Dieu! le mal et le péché,
 Ruses et subterfuges des démons.
 Fais que la tentation ne s'empare jamais de mon âme,
 Comme elle s'est emparée de Kāvūs, de Zāḥḥāk et de Jam.

بگردان ز جانم بد روزگار همان چاره دیو آموزگار

49. *Ibid.*, 16.

50. Comp. *L'Eventail de Fer*, 17.

51. Cité par Montherlant, *op.cit.*, 53.

بران تا چو کاووس و ضحاک و جم نگیرد هوا بر روانم ستم

Le roi est las de gouverner et souhaite partir en beauté. Ses peux, inquiets de son sort et de celui du peuple, se réunissent à la cour, s'agenouillent devant lui et l'implorent de ne pas les laisser seuls, et de leur pardonner s'ils ont commis une irrévérence à son égard. Khosrow leur répond qu'il n'en est pas ainsi et qu'il souhaite seulement rejoindre Ahūrā (l'esprit du Bien) dans sa grande guerre contre Ahrīman (l'esprit du Mal).

Nous sommes bien loin de «l'Horace avec confiture à la rose» de certains critiques français, et de l'Omar Khayyām imaginé par ses admirateurs anglais et américains. Et bien proches de nos histoires de chevalerie qui nous enseignent de vivre glorieusement et de mourir glorieusement aussi.⁵² Ajoutons à tout cela la sincérité de Khosrow:

Il invoquait Dieu et lui disait: ô créateur de l'univers!
Qui as engendré le bien, la justice et l'amour.
J'ai fait un peu de bien mais beaucoup de mal dans ma vie.
Pardonne-moi et accorde-moi une place au paradis.

همی گفت کای کردگار سپهر فروزنده نیکی و داد و مهر
ز من نیکویی رفت و بسیار زشت نشست مرا جای ده در بهشت

Le roi donc veut partir en beauté, mais il fait un marché: il abdique pour que Dieu lui accorde «une place au paradis». C'est le défaut des histoires de chevalerie aussi. Ferdowsī a pourtant couronné son héros d'une autre qualité qui donne plus de valeur à son épopée, c'est l'intelligence:⁵³

Khosrow s'endormit, mais son âme était en réveil.
Car il avait toujours l'intelligence pour compagne.
بخفت او و روشن روانش نخفت که اندر جهان با خرد بود جفت

Il s'apprête donc pour le départ. Il nomme son successeur, fait ses adieux à son peuple, et, suivi de quelques-uns de ses peux, il se met en route vers le sommet d'une haute montagne neigeuse. Avant la tombée de la nuit, il se lave dans une source, dit sa

52. *Ibid.*, 57.

53. *Ibid.*, 58.

prière, et recommande à ses compagnons de partir. Il prévoit que le lendemain, le ciel s'obscurcira, un vent violent se lèvera et la neige couvrira la terre, et qu'ils y perdront la vie s'ils y restent. Les preux, ne voulant pas laisser seul leur roi, restent pourtant et s'endorment. A leur réveil, Khosrow n'y est plus. Il est parti. Pour où? Personne ne le sait. On dit qu'il attend, au sommet de l'Alborz la venue de Sošyānte pour l'aider, à la fin du monde, dans sa grande guerre contre l'armée du Mal, dirigée par Ahrīman.

«L'assomption du roi des rois» était une sorte de réplique de la part de Montherlant à ceux qui prenaient la poésie de Ḥāfīz et de Sa'dī pour de «l'Horace avec confiture à la rose». Mais pourquoi parmi tant d'histoires héroïques que Ferdowsī a racontées dans son *Šāhnāmeḥ*, Montherlant a-t-il choisi celle de Khosrow? C'est une question qu'il s'est posée lui-même aussi:

«Qu'est-ce qui m'attire à sa suite... sur cette montagne, et pourquoi est-ce que, depuis des années, je volette et j'extravague autour de la lueur glaciale qui émane de ce haut lieu?»⁵⁴

Question à laquelle il n'a pas pu répondre. Cette réponse se trouve, peut-être, dans son propre destin:

En 1972, au faite de la gloire, sa tâche remplie, et après d'innombrables ouvrages, il commence à souffrir des yeux. Les médecins lui prédisant une prochaine cécité, il choisit de se donner la mort, non sans avoir formulé le souhait que ses cendres soient dispersées sur le Forum romain, – vœu que ses amis accomplissent. Ne dirait-on pas qu'il a choisi de voler éternellement sur les hauts sommets de l'Alborz, et selon ses dires, de toujours extravaguer...

54. *Ibid.*, 61.

Vient de paraître



حدیث عشق در شرق

(از سده اول تا سده پنجم هجری)

ژان-کلود واده

ترجمه جواد حدیدی

Jean-Claude VADET
L'esprit courtois en Orient,
Maisonneuve, Paris 1968